

Tous les chemins mènent
au rhum

© jean paul leclercq 2016 no print no copy no modification

Le chemin du compost

La quarantaine bien tassée, quatre grands enfants, neuf fausses-couches et finalement, le nez sur la ménopause, une nouvelle et superfétatoire grossesse sans désir. Elle était persuadée qu'elle allait y rester, mais, résignée à la volonté de Dieu (que tout son corps refusait pourtant), elle mit bas sous les bombes qui pleuvaient en ce temps-là. On imagine dans quelles angoisses.

Le moutard eut encore plus peur qu'elle. On ne lui avait rien demandé non plus. Il débarquait lui aussi sans désir. D'ailleurs, naître était un cataclysme et voir ce qu'il avait vu au dehors l'avait d'emblée terrorisé. C'était être parachuté dans une dimension totalement inconnue, dans l'inimaginable : la séparation, la multiplicité des choses. Il s'en compissait. Il refusait de toute sa volonté d'être là. Il fallut le nourrir de force.

En plus, dans cet endroit hostile, il y avait les autres (qui cachaient mal leur déception du cadeau de Dieu). Ils s'étonnaient de ses indigestions répétées, de ses crampes d'estomac, de ses hurlements de protestation, de ses colères diurnes qui leur usaient les nerfs, de ses terreurs nocturnes qui pourrissaient leurs nuits. Ils disaient qu'un enfant qui fait pleurer sa mère lui raccourcissait à chaque fois la vie de deux ans. Pourquoi deux ans ? Et pourquoi aurait-il dû être reconnaissant

d'avoir été débarqué dans ce merdier par un accès tardif de la libido de son vieux père à la cinquantaine lubrique ?

Il continuait donc à vomir.

À arracher l'instrument de supplice que sont les langes.

À avoir une envie folle de faire caca sur le tapis.

À baver dans les vases de Chine.

Il disait toujours non.

Il ne se laissait pas faire.

Il était incurablement indocile et les sanctions lui apprenaient seulement à mentir, à faire ses coups en douce.

Il apprenait à tenir. Sous les coups des autres gosses de l'école, face à leur rejet, à leurs moqueries, à leur mépris, aux trahisons des parents qui le rendaient responsable et prenaient systématiquement le parti de ses bourreaux.

Rien n'y faisait. Ni les baffes qui pleuvaient, ni les cris, ni les culpabilisations, ni la horde des instits, des chefs scouts, des éducateurs à la mords-moi l'noeud, ni l'oncle Charles, ni la tante Alice, ni le cousin Joseph, ni les sœurs modèles, ni même le frère aîné exemplaire, ni surtout les jésuites à la main baladeuse, ni les curés !

Les curés ! Qu'est-ce qu'ils étaient terrifiants, ceux-là avec leurs épouvantails à l'eau bénite, leurs « que-si-on-se-branle-ça-épuise-définitivement-la-moelle-épineière » et « qu'on n'est-plus-jamais-normal-après » et que, finalement, « on-va-en-enfer-pour-toute-l'éternité » !

— Est-ce que tu te rends compte ? Cette éternité-là, c'est comme si tu avais une terrible rage de dents mais qui ne finirait jamais, jamais !

— menteur ! Je parie qu'on s'habitue !

C'était simple pourtant ! Il n'avait qu'à faire comme le peuple de Dieu, le peuple élu qui sortait de la messe d'onze heures avec des gueules à faire tomber la pluie sur la promesse du paradis, de la paix du cœur et des confitures du salut ! Il les voyait, ces sybarites de l'au-delà, portant le mensonge sur la face, la rancœur à l'estomac et la main protectrice sur le portefeuille,

parler avec animation d'amour et de compassion en passant sans un regard devant la main du mendiant qu'ils bousculaient au passage tant la hâte d'en finir avec la sainteté les tenait aux pattes. Ah ! Ils étaient fiers, les anciens combattants de la foi en route pour le Walhalla !

Mauvais film !

Un jour il a dit merde aux vobiscum.
Parce que ça devenait intolérable.
Il s'est tiré.

Avec un regret indicible, un trou d'absence, un manque-à-jamais, un rêve bleu noyé dans le vomi, une nostalgie ourdie par les prometteurs de beaux jours éternels, un besoin de paradis, fût-il artificiel.

Ce fut la démerde.

Comment faisaient ses soi-disant semblables ?

Lui, il avait envie de croquer la vie à belles dents.

Envie de crever le cocon,

Goûter,

Voir,

Sentir,

Toucher,

Entendre.

Les désirs lui rongeaient l'occiput comme des souris.

Il s'ébrouait, il se secouait, conchait pêle-mêle les explorateurs de living, les béquillards de la mystique, les révolutionnaires de manifs, les chacals de la tirelire. Il s'envolait dans la réserve de saint Nicolas. Il la pillait.

Il allait le payer cash. Il aurait mieux fait de se planquer, de raser les murs, de s'en tenir au « pas vu pas pris » que lui dictait son rhinencéphale. Il n'avait pas compris tout de suite à quel point ce cirque était dangereux. Surtout pour les nostalgiques de l'ailleurs et pour les lucides de l'ici. Dodelinant du chef, il aurait dû suivre la filière des bons apôtres et des

concierges, escalader la pyramide des certitudes médiocres.
Travail ! Famille ! Courage !
Au lieu de quoi : mœurs de coucou et carpe diem.

Au début, il arrivait à se maquiller assez pour avoir l'air normal, pour sembler être des leurs. Du moins il le croyait, s'étonnant pourtant que les filles se barrent l'une après l'autre avec un agacé : « you think too much ». Évidemment ! Il ne dansait pas ! Surtout pas sur leur musique pour oligophrènes. Il n'avait jamais su, jamais aimé. À l'âge du yéyé, Il écoutait passionnément Basie, Félix Leclerc ou Vivaldi et Smetana. Il devait déjà être cinglé.

En fait, il faisait ce qu'il pouvait pour donner le change, pour accéder à ce monde des autres qu'à la fois il méprisait et désirait ardemment. Et déjà se pointait le dilemme qui allait être celui de toute sa vie : être soi et seul ou putasser un peu et être toujours seul mais sans en avoir l'air ?

Il allait falloir vivre dans ce là-dedans où les autres semblaient être à l'aise, insensibles, sans que l'épouvantable condition de l'humain ne leur file le moindre relent d'angoisse métaphysique, sans que la conscience de la mort, pourtant rare privilège dans le monde animal, ne trouble le moins du monde leur joie d'être esclaves, de fabriquer des esclaves et de les trimballer en automobile.

Ce n'était pas tomber de haut, c'était couler à pic.
Dans une fosse septique.

Il ne pouvait que se débattre dans ce merdier, ruer, une fois encore ; refuser de toutes ses forces ; entrer en rébellion inutile, en colère qui se loverait sous le sternum, qui ne le quitterait jamais.

C'était invivable,
Insoutenable.
C'était nier le monde,

Conchier le réel.
En tout cas : dire non !
Non de toutes ses forces.
Crispé, tendu.
Sans le moindre humour ni même dérision.

Cependant, dire vraiment non, c'eût été se flinguer et quelque chose le retenait au bord de l'ultime pied de nez : la peur. Dans les tripes. La curiosité aussi, cet adjuvant de l'instinct de survie. L'énigme fut donc très vite : comment être là sans être là ? Elle trouva sa réponse dans la potion magique, charmeuse, relaxante, anesthésiante, socialisante, conviviale, psychotrope... bref, dans la clé d'un autre monde, à peu près supportable, celui-là. Il se mit à picoler et c'était comme boire à la coupe du Graal.

Alors,
s'insinua l'amour, l'osmose,
la caresse de la femme,
le cœur qui vibre dans les fruits,
l'âme qui frissonne dans les arbres,
La respiration qui suit les nuages.
D'un coup, les choses prirent une place, et lui une place parmi
les choses.

Et voilà qu'il se roulait dans l'herbe et qu'il s'étendait sur la mousse dans la forêt, qu'il parlait aux oiseaux, aux renards et même aussi aux humains et que, les mauvais jours, ceux – il ne faut tout de même pas se faire d'illusion – où un relent de merde remontait, il suffisait d'augmenter un peu la dose pour s'assommer, pour se rendormir, pour écrêter, pour attendre que ça passe. Comme un coma bienvenu, comme un médicament contre cette malédiction qu'est la conscience, comme un antidouleur de l'âme, un truc qui lui ferait enfin cesser d'être jaloux de son chien.

En remplissant son verre de ces liquides couleur de gemmes, il remplissait aussi le vide. Il occupait des mains autrement désœuvrées, oisives, vacantes. Emporté par ses chimères intérieures, il rêvait sa vie et c'était bien plus gratifiant que de la vivre.

Évidemment, parfois, le réel s'imposait à lui, comme une incontournable obscénité. Le contraste avec ses fantasmes était si criant qu'il le décevait toujours, voire le dégoûtait. Il s'en protégeait aussi vite que permettait l'usage du tire-bouchon. Ça lui avait permis d'enfin approcher vraiment les femmes, de vivre le mystère de l'autre par excellence, de se rouler dans leur velours et d'encaisser les contrecoups inévitables avec un certain fatalisme, changeant de femme comme on change de voiture, avec regret du passé souvent mais excitation de la découverte du futur. Imperceptiblement, chacune lui laissait une empreinte, le modifiait un peu, l'enrichissait et le préparait à la suivante. Une sadhana qui culmina, crut-il, dans les quelques années de l'apothéose d'une rencontre fusionnelle.

Un feu d'artifice,
un éblouissement,
un avant-goût du paradis.
La passion. La vraie, l'extase de la tête, du cœur, de l'entre-
jambe.

Mais un jour, soudainement, le rêve lui explosa à la figure.

Ce fut tragique, cruel, insupportable de douleur, comme toutes les déchirures de l'illusion.

Elle s'arracha brutalement de lui,
Comme un bras,
Comme un organe.

Tout à coup, ce fut le trou dans la poitrine, la solitude, le vide.
Des rêves mués en cauchemars, la bouteille devenue
inopérante quoiqu'impérieusement indispensable.

Le noir.

La mort qui vient et même la conscience d'être déjà mort.

La déchirure.

Toujours là derrière le sternum.

La chute sans espoir de fond dans un puits de douleur.

Le retour à la case départ de la terreur.

L'anesthésique n'anesthésiait plus rien du tout. Au contraire, il amplifiait l'angoisse, la tordait en tous sens pour lui faire rendre tout son jus. Le réveillait la nuit, toutes les deux heures, en proie à d'incompréhensibles terreurs et d'irrépressibles tremblements. Si bien qu'il n'avait d'autre ressource pour s'anéantir à nouveau que de s'enfiler chaque fois un grand verre de gnole qui le faisait non pas dormir mais cuver deux heures. Après quoi rebelote et nouvel assommoir.

Il ne voyait plus personne, son cœur hurlait d'un isolement que n'arrivaient pas à combler les visites de femmes dont il s'étonnait qu'elles ne s'enfuient pas épouvantées mais qu'il serrait dans ses bras en les maudissant de ne pas être l'autre. Il les caressait sans plaisir, incapable qu'il était de toute façon de la moindre émotion comme de la moindre érection.

Sa vie avait cessé, remplacée par la compulsion, réduite à l'élémentaire : survivre en ne s'éloignant jamais de la source. Il était sous transfusion. Toutes ses préoccupations se résumaient désormais à trouver sa dose quotidienne alors même que la douleur de l'arrachement continuait à lui ouvrir la poitrine en deux.

Ce n'était pas du désespoir, qui n'est qu'absence d'espérance. C'était une certitude, une évidence, bien présente et sans issue, celle de la souffrance totale qui occupe tout le champ de conscience. Pour toujours.

Il montait et descendait, pour s'occuper à quelque chose, l'escalier de la maison vide de meubles où il avait échoué.

C'était répéter une montée du calvaire, le supplice infini de Sysiphe. Plus prosaïquement : un hamster dans sa roue.

Chaque aube lui était une menace, une perspective de torture.

Chaque crépuscule ouvrait la trappe qui donnait sur l'enfer des angoisses.

Comme il n'avait plus un rond, il s'enfilait des vinasses à quatre sous qui le faisaient, ô surprise, chier dans son froc.

Il n'était même plus un animal.

Juste un tas de chair pourrissante (ah ! L'odeur de ses pieds !) lentement distillée par le solvant de la viande et de l'âme.
Un damné.

Un jour,
Pourquoi ?
Il eut comme un cri.
Plutôt un hurlement qui lui monta de quelque part en dessous du nombril.
Pas un appel, non,
Un condensé de sa crucifixion.
Et il resta allongé à sangloter et à hululer sur le parquet un temps infini.
D'ailleurs, il n'y avait plus de temps;
Il n'y avait plus rien.
Un noyé.
Un dernier geste du bras pour une goulée d'air,
Sa main rencontra le téléphone
Et
Nul ne sait pourquoi,
Il fit ce qu'il n'aurait jamais cru faire de toute sa chienne de vie.
Il cria au secours.

Enfin pas lui.
Quelque chose en lui.
Parce que lui,
Il n'était plus.
Il n'était plus que sa souffrance.
Un petit tas de viande qui pleurait, qui ne pouvait plus faire que ça.

Toute honte bue.
La déroute.
La capitulation du moi.
Le n'importe quoi déjà accepté d'avance pourvu que ça s'arrête.

Il pensait qu'il aurait fallu un miracle.
Des anges Gabriel pour le moins.
Ou des surhommes pour le tirer de là.
Et même,
À quoi bon en sortir ?

Le destin lui envoya un couple,
Plus qu'ordinaire,
Même pas intello,
Sympa mais minable.
Ils se racontèrent.
Ils ne fabulaient pas.
Le poignard dans le ventre, ils savaient ce que c'était.
Ça sentait encore le vécu de merde dans lequel lui il ramait.
Et ils souriaient les bougres !
Ils ne lui donnèrent pas de conseil extraordinaire. Juste dire
comment, eux, ils avaient fait.
Sur le moment, ça lui parut trop simple, naïf, un peu débile. Une
recette qui ne fonctionnerait sûrement pas avec lui qui voyait si
bien le derrière des choses.
Mais voilà. La souffrance était telle qu'il était prêt à tout. À
s'inscrire chez les Jéhovah ou les Krishna, à courir tout nu
avenue Louise, à manger des plumes de canard avec du ras el
hanout. Tout. Pourvu que ça le libère.
Au prix d'un effort surhumain, il réussit à tenir la vinasse à
l'écart toute une journée et à se rendre le soir à une réunion
d'ex-buveurs. À s'asseoir là. À écouter. À ne rien apprendre,
pensait-il, qu'il ne sût déjà. À être reconnaissant et un peu
condescendant.
Il sortit tout de même avec cette simple évidence : il y avait une
issue. Pour la première fois, la certitude que cela pouvait avoir
une fin. S'il ne prenait pas le premier verre aujourd'hui,
aujourd'hui il ne boirait pas. C'était clair, simple et limpide. Trop.

Le lendemain, quoique ses nerfs fissent des nœuds, il ne prit donc pas la première gorgée, celle qui le foutrait déjà dedans, celle qui amorcerait inéluctablement la pompe à souffrance. Il ne le fit pas non plus le lendemain du lendemain, ni le surlendemain de ce lendemain, ni le jour suivant. Par contre, il ingurgita des litres de jus de tomate surdosés en Tabasco pour que ça brûle tout de même un peu en descendant et il absorba quelques pilules de Tiapridal histoire d'être dispensé de suer de trouille en voyant courir des araignées sur les murs.

Il eut la chance de tomber par hasard sur une naufragée d'un autre bateau, une rescapée des benzos, un autre animal blessé. Il parla beaucoup, elle aussi parla. Ils s'écoutèrent, intensément. Ils ne firent que cela à longueur de temps qui passe. Des nuits entières et des jours pleins. Une interminable logorrhée mutuelle. Dans une cuisine. Elle en robe de nuit, lui en pyjama. Toute cette souffrance qui tout à coup perçait comme un furoncle, qui coulait comme un flot de pus et trouvait un peu de soulagement en se mélangeant.

Il retourna voir les ex-buveurs, il lui fallait dire merci. C'était la moindre des choses. Il voulait les aider un peu lui aussi, leur montrer qu'il y avait mieux à faire que d'arrêter de boire en se fiant à quelques principes tout droit sortis de la loi scout. Que la vie c'était tout de même autre chose, qu'on pouvait voler plus haut.

Il y revint quelques fois. Mais la souffrance ne l'avait pas vraiment quitté. S'il n'était plus la proie de la compulsions, le trou dans la poitrine, lui, n'était pas guéri. Son amour fou était à jamais une absence, une béance, une plaie à vif, une amputation en proie à la douleur fantôme.

Rien n'était résolu.

La rupture d'avec l'alcool lui semblait même, a posteriori, un épiphénomène.

Il n'était plus esclave mais il était toujours naufragé.

Il avait beau consulter un des adeptes de cette élégante escroquerie intellectuelle qu'est la psychanalyse, le désespoir

restait accroché à ses tripes. C'était une douleur presque physique, une maladie insupportable.

Quelqu'un lui avait lâché tout à trac qu'en même temps que de sa dépendance à l'alcool, il lui faudrait se débarrasser de sa dépendance affective. C'était un peu abrupt. Cela avait blessé son ego, vexé son orgueil, révolté sa fierté... Et pourtant...

Il avait complètement perdu le sommeil. Il n'y avait plus que cette boule douloureuse derrière le sternum. Il en devenait fou. Il ne supportait plus.

Alors, dans un geste dément, en dépit de toutes les leçons de l'expérience, par absurde tentative d'anesthésie, il retourna à la bouteille... Une seule fois, pour espérer au moins se soulager quelques heures. Mais aussi pour braver l'interdit, pour se prouver que, maintenant qu'il s'était arrêté une fois, il pourrait encore le faire si besoin.

Brutalement,

Ce fut la nuit.

Opaque.

Gluante.

Interminable.

Amnésique.

Couler à pic dans les abysses du néant.

Il paraît que cela dura six mois.

Puis un jour, un éclair, une pensée.

Enfin une.

« Je n'arrive pas à mourir ! »

Et les sanglots vinrent.

Et l'acceptation aussi.

Et l'ego était tout cassé.

Et il se traîna à nouveau chez ceux-là qui lui avaient semblé heureux.

En larmes.

L'orgueil tout fracassé.
Prêt à tout,
Même au con,
Même à l'indigent,
Même à mettre l'intellect en cage.
La critique aux abonnés absents.

Pour la première fois, faire aveuglément confiance. À un balai
s'il l'avait fallu !

Et du coup,
Tout à coup,
Il fut libre !

Et s'ouvrit la multiplicité des possibles,
le champ infini de l'illusion des choix.

Une naissance.

Tout à reprendre au début.

À recommencer sans la peur,

Avec un abandon au destin.

Renouer avec l'émerveillement, réentendre, revoir, ressentir la
vie qui grouille.

Retrouver la petite enfance, sa naïveté et ses élans.

Puis toute une adolescence avec ses doutes, avec la recherche
de soi en essayant de ne pas se brûler les ailes.

Dire le oui insécure.

Lui qui ne connaissait que le non.

C'était un mur de méfiance qui fondait.

C'était l'expérience de vivre nu, démasqué.

S'accepter vulnérable.

Cesser d'être contre pour enfin être avec.

Se laisser porter par la vie au lieu de freiner des quatre fers, de
nier et de travestir.

Bien sûr, la vieille conscience du monde de l'injustice, de la souffrance, du massacre était là. Mais une humilité nouvelle aussi : qui était-il pour juger l'univers et ses lois ? Il n'avait pas voulu du suicide, il ne voulait plus non plus de la fuite mais il se refusait à cultiver la rage impuissante. Il la savait chemin vers la bouteille.

Restait, pour accepter le monde, la curiosité. Si elle ne pouvait donner du sens, elle pouvait au moins donner envie de continuer à vivre.

Il s'agissait de ne plus se gourer. De ne plus prendre le mauvais aiguillage avec les mauvais rails qui conduisaient à la mauvaise gare des mauvaises catas.

Il fallait être vierge. Avoir tout oublié des recettes qui n'avaient réussi qu'à faire tourner le lait et gâter les plats.

Tout réapprendre. Dans l'ordre. Par essais et erreurs. En assumant ces dernières comme des leçons.

Alors, un jour, puisque décidément, la vie c'était l'insécurité, puisque son seul intérêt était l'aventure, juste pour changer de cadre, pour amener une variable dans le quotidien, pour tenter une ouverture, il se décida à bouger.

Le besoin de se débarrasser.

Rompre pour vivre, pour avoir une opportunité de se soulager, de rire ou de s'inquiéter vraiment.

Pour des choses prosaïques.

Arrêter le jeu vain du mental et ses commentaires qui lui pourrissaient la vie.

Faire au lieu de commenter, impuissant, le spectacle.

Réhabiliter l'action.

Quitte à ce que ce soit elle qui donne très arbitrairement du sens aux choses.

Il est là, sur le quai. Il n'a rien emporté. Peut-être va-t-il revenir très vite, peut-être pas. Il ne sait pas où il va. Tous les possibles sont là devant lui, ça lui fiche le bourdon et en même temps ça le dévore de curiosité. Il sait bien qu'il ne faut pas que ce soit une fuite. Que c'est un mouvement inutile, que les problèmes on les traîne partout avec soi. Il veut simplement faire un geste de bonne volonté : ouvrir la porte à autre chose. Des fois que la vie ce ne serait pas seulement naître, bosser, bouffer, téléviser et défuncter.

Sans quoi ce n'était pas la peine d'arrêter de se détruire.
Retrouver des désirs.

Il est allé à la gare parce que, depuis que son père l'y emmenait rêver aux trains qui portaient à leurs flancs des noms imprononçables de villes lointaines, elles n'ont pas cessé d'être pour lui comme le trou de serrure par où s'évader de la banalité, du ronron et de l'ennui.

Il a en poche un billet pour peu importe.

Les portes automatiques du wagon font «pshitt» en s'ouvrant. Il se jette à l'intérieur comme on saute par la fenêtre d'une maison en feu.

Il y a encore ce moment de vide où les yeux vides se posent dans le vide, sur l'absurdité inéluctable de l'horloge du quai. Puis... Ben ... On roule. Tous les vrais voyageurs vous diront que c'est pour ça qu'ils voyagent. Pour être en partance, en déplacement, pour n'être plus de nulle part. C'est ce moment-là qui transcende. Sûrement pas celui où on arrive et où tout recommence.

Il cherche un compartiment tout à fait vierge. Il déteste la promiscuité. Il déteste aussi ne pas être assis dans le sens de la marche. Ce qui l'a toujours intéressé, c'est ce qu'il y a devant.

Tellement que la mémoire lui fait souvent défaut.

Ainsi, il n'y a pas si longtemps qu'il était chez Lucifer et c'est déjà comme si c'était il y a des éons.
Il sait d'où il vient mais les détails de sa souffrance s'effacent, sombrent. Il ne lui en reste que le souvenir de l'intensité, presque physique.
Peu importe !
Voilà que l'avenir est en marche. Voilà que la machine roule, que l'espace se grignote et que le temps s'écoule.
Il ne sait
Ni où il va,
Ni pourquoi il va,
Ni quand il arrivera.
Il va.
Et c'est déjà cela.
Au rythme des essieux.
Au gré des aiguillages.
C'est son destin qui se déroule.
Et justement parce qu'il ne sait où il va,
Il sait qui il est.
Un voyageur.
Rien d'autre.

Et ça roule longtemps.
Et voilà qu'après un arrêt dans une gare inconnue grise ardoise et triste comme une gouttière,
Dans le wagon qui s'est vidé,
Monte ce chapeau noir en castor,
Cette robe noire fuselée,
Ces hauts gants blancs en fine peau de Dieu sait quoi,
Et cette démarche pour passer entre les rangées de sièges, ces jambes, ces talons hauts, cette dégaine sophistiquée. Cette façon de s'asseoir à la fois comme une odalisque et, malgré tout, comme si elle n'était là que pour un instant, comme si elle allait à tout moment se lever et partir.
Pour aller où ?
Peu importe, il sait qu'il la suivra.

Tous les sièges sont vides et pourtant elle a choisi de s'asseoir à contresens dans le compartiment opposé au sien. Calé comme il est dans l'encoignure de la fenêtre, il ne peut pas ne pas la voir. Il ne s'en contente pas, il la regarde. Elle le sait. Elle le veut. Sans pourtant laisser son regard croiser le sien.

Elle se dégante. Elle ouvre « Brigitte » le magazine féminin le plus vendu en Allemagne. Cela n'a rien d'original. Cela peut juste renseigner sur sa destination ou sur son origine ou sur un apprentissage qui l'occupe.

Il admire. Elle est vraiment très belle et très classe mais quelque chose en lui a un recul instinctif. Elle est trop parfaite. Trop fascinante d'esthétique froide. Il a gardé de l'alcool le goût du pulpeux, de l'aromatique, du sensuel, des ressentis animaux qui vous montent de la tripe. Elle n'a rien de commun avec sa souffrance. Pourtant, il ne sait pas pourquoi, il ne peut en détourner son regard. Peut être ce pli amer au coin de la bouche, comme une signature, comme la cicatrice d'un malheur ?

Une envie de déchirer cette robe trop bien coupée, de tordre ce sourire aux lèvres rouges de glace, de la faire hurler, de la faire accoucher, là entre les sièges de ce qu'elle protège derrière son profil de camée.

Mais il est bien dressé, bien inhibé. Il reste coi.

Il fantasme,

Simplement.

Il lui imagine les larmes qui l'humaniseraient,

Un regard de panique qui dirait : « je suis de cette planète ».

Un gonflement des lèvres qui dirait : « je suis femelle, j'ai un con. »

Mais,

Elle,

Un marbre.

Un Praxitèle.

Bien sûr, au bout de cet instant suspendu, il y a eu une gare et un arrêt. Elle est descendue et il l'a suivie. Sur le quai un

homme attendait. Il a ouvert les bras et, soudain petite fille, elle s'y est nichée. Il a été déçu, un rien jaloux même, puis il a haussé les épaules et, sans même lire le nom de la gare, il s'est assis sur un banc.

Tout s'était encore une fois passé en dehors de lui, comme sur un écran. Insaisissable, intouchable, Comme dans un autre monde auquel il n'était pas convié mais auquel il lui était pourtant impossible d'échapper. Il n'avait pas pu s'empêcher d'essayer une dernière fois de foutre le camp, d'échapper. Pour voir ce que ça donnerait sans doping. En vain.

Perplexe, il regardait le dos de ses mains dont les veines apparentes calligraphiaient comme un avertissement de l'urgence de vivre avant le vieillissement.

Il voyait bien qu'il avait vraiment tout à réapprendre, à gérer cette sensibilité à fleur de peau, à retrouver l'audace d'aller vers l'autre, à accepter la frustration et le quotidien, à vivre au présent et à prendre les choses comme elles étaient. Tout un recadrage de l'affectivité, de la relation à l'autre et à soi, au monde, au divin, au quotidien.

Il soupira très fort, changea de banc et de côté du quai, et attendit le train qui allait le ramener dans son incontournable réalité.

Il dut attendre longtemps dans cette architecture déserte sortie d'un tableau de Chirico.

Le soleil le frappait en pleine face.

La lumière blanche l'aveuglait.

Il se sentait totalement disponible

Et donc totalement vide,

Béant,

Devant toute une vie qui s'ouvrait d'où seraient bannis les « je dois » et les « il faut ».

Dans l'instant immédiat il découvrait en tout cas un bien-être.

Il se laissait fondre.

Le mental au point mort.

Un train venait en sens inverse.
Il y monta.

Il avait découvert que les choses ne lui obéissaient pas, que, même s'il avait été jadis le roi des manipulateurs, les événements et les gens lui échappaient. Par exemple, il avait tout tenté pour arrêter de boire. Tout tenté pour sauver son couple. Tout tenté pour trouver la liberté et le bonheur, pour se faire une place dans ce monde qui le refusait et qu'il refusait, pour être reconnu parmi les autres singes. Pour cela il avait triché, menti, truqué, pris des risques. En vain. Il était urgent d'apprendre à se plier aux choses au lieu de les plier à sa volonté, à naviguer à la voile avec aisance au lieu de faire rugir un moteur superflu, polluant et gourmand. Et puis surtout, il prenait conscience de l'impérieuse nécessité d'accepter sa différence, sa solitude subséquente. De dépasser la panique de l'abandon qui lui tirait quelque chose derrière le sternum.

Rentré dans sa cagna, atterri dans le quotidien, le premier problème, l'urgence, fut de pallier sa solitude quasi ontologique. Freud a beau dire que refaire deux fois la même chose en en espérant des résultats différents est pure folie, c'est cependant ce qui vient spontanément à l'esprit du primate : faire la même chose mais en plus fort. Il a appris ça en cassant des noix.

Son premier mouvement fut donc sottement de tenter de reprendre contact avec cette amoureuse qu'il avait gardée dans un coin du cœur comme un échantillon de bonheur. Prêt à tout, même aux rebuffades, même à ce qu'en public elle lui tourne le dos.

Il fit bien d'y être prêt parce que c'est exactement ce qui arriva. À chaque tentative, il rentrait dans la cave qui lui servait de

chez lui avec un trou un peu plus profond dans la poitrine, une sensation presque physique d'arrachement, un gros paquet d'humiliation aussi : il s'était roulé à ses pieds comme un chien. En vain.

Pourtant il y avait d'autres femmes. Plusieurs. Celles qui s'étaient ruées sur lui dès qu'il avait été évident qu'il était "libre". Elles meublaient les instants. Leur désir le rassurait un peu mais il ne savait qu'en faire, il n'était libre qu'en apparence. Entre dépendance et indifférence, il naviguait à vue, au jour le jour.

En fait tout posait problème. Il fallait manger aussi. Et il sortait nu de sa bouteille de château Margaux. Il n'avait plus rien. Ni vrai logement, ni meuble, ni argent. Un compte en négatif chronique, des dettes, un froc, un pull, une veste, une chemise, une brosse à dents, quelques bouquins. Une vieille bagnole aussi dont la carrosserie portait encore les cicatrices des retours sur pilote automatique.

Par grandeur d'âme, par un dernier panache, par écœurement aussi, il avait tout laissé à son amour.

Un jour, sa logeuse se lassa d'attendre qu'il tombe amoureux d'elle et, en un geste sans équivoque, elle vira tout son petit barda au beau milieu de la cour. Décidément, il lui fallait rechercher du stable, de l'indépendant, du n'importe quoi qui soit un inviolable territoire à lui.

Au détour d'une route quelconque, dans un endroit quelconque, loin des villes, il découvrit un minuscule chalet couché sous un cerisier.

C'était tout petit mais cela abriterait très bien le nomade que, de naissance, il était.

Son jeu favori, dans le minuscule jardinet de la maison familiale avait été de se transformer en explorateur, un immense casque colonial de l'Africakorps sur le crâne, une grande caisse en bois fermée d'un rideau comme refuge et l'oseille du jardin marinée dans de la flotte en guise de popote exotique. Son imaginaire fécond pourvoyait aux fauves. Des tigres. Souvent des tigres.

Quelques fois des lions avec qui on faisait ami-ami. Le bonheur des matins de juin dans l'odeur du linge fraîchement lavé qui claquait au vent avec en fond sonore les cloches de l'église.

Ici, ni tigres, ni lions, ni linge, ni cloches.

Le calme.

La solitude.

L'isolement même,

Qui est solitude non choisie.

Aussi, par moments, la panique, le sentiment d'abandon, l'épouvante, en alternance avec le sentiment d'avoir enfin pu se sécuriser, se poser comme un oiseau mazouté.

Se reconstruire commençait par les fondations. Il fallait plonger dans la solitude affective, jusqu'à l'user, jusqu'à la noyer jusqu'à la rendre si familière qu'elle s'estompe, se fonde dans le paysage, disparaisse. Attendre le moment où elle deviendrait choix, bien-être et même outil de développement spirituel, de plongée en soi, de dissolvant de la peur.

Prendre le temps, abolir et fuir les contraintes y compris et surtout les intérieures.

Il avait, on l'a dit, rejeté les bondieuseries, les simagrées, le pharisaïsme, le fast-food spirituel qu'est toute religion et la déception lui avait laissé une béance dans l'âme, un gouffre d'abandon. L'alcool avait compensé ou plutôt il avait masqué cette Bérézina qui, à présent, se ravivait.

Il n'imaginait même pas retourner dans ses traces, renouer avec les croyances de son enfance mais il fallait, coûte que coûte, redonner aux choses un semblant de cohérence.

Avant la catastrophe, il avait un peu tâté de l'hindouisme mais la croyance à l'âme, à la divinité, à la réincarnation lui paraissait encore trop porteuse d'illusion et de consolation factice. Or, il tenait à sa lucidité nouvelle. Il flirta un moment avec le bouddhisme tibétain encore une fois trop édulcoré, trop enrobé

de croyances et de cette douceur évangélique dont la naïveté, l'irréalisme, voire l'hypocrisie lui avaient déjà donné des boutons.

Il se tourna finalement vers le Zen. Route rocailleuse et rigoureuse émaillée de paradoxes et d'un humour qui broyait sans pitié tout arrangement avec le réel, toute conceptualisation, tout jeu avec le mental. Une pratique qui déshabille le monde.

Entre deux méditations, comme il ne prétendait pas à la sainteté, les distractions devant l'insoutenable s'appelaient Evelyne, Viviane, Claire, Françoise... Il les vampirisait pour survivre.

Peu à peu, à force de s'observer être, advinrent quand même un peu de paix, un peu de détachement, non pas de son amour, mais de son manque, une paix nouvelle conclue avec ses émotions.

Conjointement, lui remonta l'envie de créer. Celle qui l'avait toujours porté, que l'alcool avait exacerbée puis, finalement, étouffée dans sa glu.

Avec elle,

Revinrent aussi les doutes.

Un an à tourner autour de son chevalet,

À scruter sa page blanche,

Avant de retrouver

Non plus le délire inspiré mais le geste spontané, la conscience gratifiante de dire juste.

Il retrouvait une joie intérieure indépendante du contingent.

Celle aussi, inédite, de la main conviviale tendue à l'autre.

Liberté.

Vraiment.

Parce que vide.

Virginité.

Ce fut une floraison. Elle n'eut qu'un temps, le temps de s'épanouir un peu puis, subséquemment et insidieusement, de recommencer à s'emmerder ferme.

Quand tu es revenu, par miracle, de la Géhenne, comment peux-tu t'intéresser à ce qui intéresse les gens ? Tu peux cesser de choquer, de dénoter, tenter d'imiter, tu ne seras jamais vraiment comme les autres. Hors la compagnie de tes pairs, tu te retrouves à nouveau seul au monde. Seul de ta trempe en tout cas. Insidieusement, la souffrance revient. Autre, nue, sans les habits de carnaval de l'alcool mais tout aussi incisive.

Le désenchantement, le dégoût se repointent. Mais, cette fois, sans le mépris, sans l'exclusion, avec une forme de pitié pour cette race dont tu partages les gènes. Avec une compassion et une compréhension toute colorée de dérision pour ce que les limites de l'espèce imposent à ton prochain et surtout pour ce que celui-ci devient dès qu'il s'agglutine à d'autres.

Il avait le respect des individus et la terreur des foules.

Le bonheur ça use et ça s'use. Il faut en faire quelque chose. Mais quoi, quand on est revenu de tout ?

Il avait déjà essayé en vain de reprendre les choses à zéro. Arriverait-il un jour à s'insérer, à s'adapter, à avoir un boulot pour avoir le droit de consommer, une femme qui accepterait de ne pas poser l'acte criminel de lui faire des enfants ?

Cette vie-là, rien que d'y penser, ça lui faisait remonter l'acide chlorhydrique le long de l'œsophage.

Pourtant, finalement, peut-être qu'il n'existait rien d'autre ?

Rêver d'une autre vie lui avait cogné la tête contre les murs.

N'était-ce pas l'orgueil, la démesure, qui l'avaient conduit jusqu'au fond du trou ? Qui était-il pour vouloir inventer autre chose que l'existence médiane que les humains moyens avaient sélectionnée de toute éternité comme le nec plus ultra du bonheur ? N'y avait-il pas quelque part une voie du médiocre ?

Il se souvint de cet ignoble poème moralisateur de ce philistin

de Christophe Plantin qui trônait aux murs des maisons bourgeoises de son enfance, aussi incontournable qu'un slogan stalinien sur le Kremlin. Pompeux, le titre était déjà lourd de prêchi-prêcha : « I Le bonheur de ce monde » !

« Avoir une maison commode, propre et belle,
Un jardin tapissé d'espaliers odorans,
Des fruits, d'excellent vin, peu de train, peu d'enfans,
Posséder seul sans bruit une femme fidèle,

N'avoir dettes, amour, ni procès, ni querelle,
Ni de partage à faire avecque ses parens,
Se contenter de peu, n'espérer rien des Grands,
Régler tous ses desseins sur un juste modèle,

Vivre avecque franchise et sans ambition,
S'adonner sans scrupule à la dévotion,
Dompter ses passions, les rendre obéissantes,

Conserver l'esprit libre, et le jugement fort,
Dire son chapelet en cultivant ses entes,
C'est attendre chez soi bien doucement la mort. »

Quel purgatoire ! Quel remugle bourgeo-catholique !
En son temps, cela l'avait révolté, mis en rage.
Il en pouffait de rire aujourd'hui
Cette leçon de catéchisme lui avait toujours semblé empreinte
d'une épaisse couche de crème au beurre. Nauséefère !
Il n'avait pas viré l'alcool pour « attendre chez soi bien
doucement la mort », il savait d'instinct que s'il ne se trouvait
pas une aventure, l'ennui, un jour ou l'autre, le ramènerait à la
bouteille. Vivre sans passion est un suicide lent, un
pourrissement de la méninge.

Maintenant,
Il était enfin prêt.
Il pouvait repartir sans fuir.

Il ne s'était arrêté que le temps de se reconstituer,
De rassembler ses morceaux épars.

Il se cherchait un pèlerinage.

Le chemin de Compostelle le fascinait. Non qu'il fût chrétien le moins du monde mais il pressentait que, dans la longue marche, résidait un secret initiatique, inscrit dans le temps par les milliards de pieds qui depuis la nuit des temps creusaient le même passage.

Il y réfléchissait sans cesse.

Ce que faisant, il vieillissait. Tandis qu'à l'intérieur de lui vivait toujours son amour aux ailes brisées.

Rester ? Partir ?

Il se vautrait dans le non-agir, dans l'intention, dans le vouloir vouloir. Il procrastinait. Mais chaque soir, le coucher de soleil, orangé sur l'horizon lui était un entonnoir qui l'aspirait.

Par définition, l'inattendu ne frappe que quand il est improbable.

Un jour de paix, dans la boîte aux lettres, une simple enveloppe,

Bordée de noir.

Un nom.

La vue qui se brouille.

Le cœur qui tape.

L'ignoble.

L'intolérable.

L'innommable.

Elle !

La chair,

Les yeux,

le sexe,

Les mains,

Le corps qu'on a serré dans ses bras,

Un cadavre pourrissant.

Vomir,
De chagrin,
De révolte,
De dégoût du vivant.

Et les beaux acquis du zen qui naufragent.

— Dis l'univers,
Je te parlais et tu me fais ça !
— Escroc !
— Vendu !
Même la pensée est subterfuge,
Mensonge.
Elle bute sur la fin.
Ou plutôt sur la transformation,
Sur la décomposition répugnante,
Sur l'être unifié qui part en quenouille,
Qui devient parcelles,
Atomes.
Sans garantie aucune
De leur devenir.

Salaud d'univers !

Être là comme un con,
Dérisoire,
Désolé,
Impuissant,
Vaincu,
Au bord des tombes.

À quoi bon la beauté qui devient
Ça ?

À quoi bon se mettre en marche pour aller s'émouvoir au bord
d'un tertre ?
Mais à quoi bon aussi rester là à cuisiner son désarroi ?

Néanmoins, pour user le temps, pour meubler le vide,
germa le besoin de se rendre là où elle avait cessé d'exister.
Il l'avait trouvé, son pèlerinage.

Rien ne le retenait.

Il se mit en route.

Il se souvenait de l'oncle Octave, le tailleur débonnaire, un des
rares humains qui lui inspiraient confiance. Il disait souvent :
« Pour prendre des décisions, il faut se mettre dans des
situations irréversibles ».

Alors, pour s'alléger tout à fait, pour être sûr d'aller jusqu'au
bout du chemin, il laissa là le pouvoir qu'il croyait avoir sur le
monde, la croyance que ce merdier pouvait changer,

ses espoirs,

ses déceptions,

ses colères,

ses engagements,

ses préoccupations politiques ,

ses soucis sociaux,

ses quêtes affectives

et même ses aspirations mystiques.

Il pensa que tout voyage commence par un pas, qu'il continue
par un pas, qu'il faut s'appliquer à ne vivre que ce pas et
s'incarner en lui.

Il n'y avait pas d'urgence, forcément.

Et donc,

Ce fut la nuit.

Et ce fut le jour.

La distance ne comptait pas.

Il ne la comptait pas.

Seule comptait l'intensité de sa présence,

Un long chapelet d'instant.

Il en oublia où il allait

Et pourquoi.

Dire qu'il marcha longtemps n'a pas de sens puisqu'il ne vivait qu'un pas à la fois. Seule indication d'une durée, le fait que, progressivement, la douleur s'atténuait. Elle finit par s'évanouir, s'évaporer, sans qu'il en ait bien conscience. Peu à peu les inévitables accidents du voyage se firent incidents, puis péripéties, puis simples événements, simples choses qui arrivent. Il voyait les paysages, parfois grandioses, souriait aux vaches et aux oiseaux mais il ne vivait vraiment que ses pieds. Il n'avait plus conscience d'où il allait. Seulement préoccupé de le faire et de le faire bien, il avançait porté par une sorte de détachement qu'habitait paradoxalement une joie sourde.

Finalement, il y fut.

Il dût s'arrêter devant une grille peinte en noir. La pousser. Entendre le gravier qui crissait sous ses pas, marcher dans des rues funèbres entre les maisons de la mort que sont les tombes grises en pierre de taille. Celles qu'on fait dans le grès gris d'ici. S'arrêter devant l'une d'elles. Je ne sais pas s'il lut vraiment le nom gravé sur la dalle. Mais il sut que c'était là. Il n'éprouvait rien, ni chagrin, ni soulagement. Il se pencha, frotta la pierre humide, porta le doigt à son nez. Cela n'avait pas d'odeur. Il s'assit sur la dalle. Pour la première fois il avait un peu mal aux reins. Il prenait conscience du gonflement de ses pieds dans les chaussures. Il soupira. Une longue, longue lassitude se distillait dans son corps et dans son âme.

Il était arrivé.

Que peut-il y avoir de pire ?

Il n'y avait plus nulle part où être ailleurs ni demain.

Il eut un soupir profond,
Profond.
Un soupir de l'âme.
Il regarda ses mains,
Leva les yeux vers le ciel.

À côté de la dalle qui recouvrait les restes de son amour, béait un trou d'argile, aux flancs froids, humides, rectilignes, bruns et collants.

Il eut la tentation de s'y allonger sur le dos dans une position de gisant, les yeux toujours fixés sur le défilé des nues dans le rectangle de l'ouverture terreuse.

Avec une grande paix en lui.

Pour attendre la fin, le dernier départ,
Le seul qui soit vraiment sérieux.

Mais voilà !

À ce moment-là, sur le dos veineux de la main qui tenait son bâton de marche, se posa impromptu un tout petit oiseau. Un roitelet trompé sans doute par une immobilité qui ne le distinguait guère des monuments funéraires.

Il se retint de respirer.

L'œil vif et perçant du passereau, une fraction de seconde, pénétra en lui. Juste le temps de se rendre compte de sa méprise et de s'envoler.

Il lui laissait quelque chose : un message informel, une goutte de vie vive, un souffle d'air agile.

Un merle chantait.

Il l'entendit.

Même,

Il l'écouta.

Cascadant avec lui de trille en trille,

Le son le remplit.

Il devint cette chanson du monde.

Et tout autour,

Mésanges,

Pinsons,
Grives,
Et chardonnerets
Firent chorus.

Il se leva,
Léger malgré la fatigue.
Portée par le chant, sa marche dansait.

Il alla jusqu'à la grille d'entrée où pendouillait une affichette que ses yeux rivés aux pieds l'avaient empêché de voir à l'arrivée. Il y avait dessus un gros tampon bleu. Il lut. On demandait un fossoyeur.

Ce fut tout de suite clair dans sa tête. Il allait se porter candidat. C'était le bout de la route. Fors la Toussaint (et encore tombait-elle en désuétude), ce seraient des journées entières sans voir âme qui vive; ce serait la lenteur du temps bercé du chant des oiseaux, le commerce quotidien du souvenir latent que sont les morts, l'accoutumance enfin à son état prochain qu'il voyait venir avec douceur, avec la sensation que l'erreur d'aiguillage qui l'avait mis là serait enfin réparée.

Une salle d'attente.
Paisible.

Quant il rentra de la mairie, son contrat à la main droite et, à la gauche, la clé de la remise aux outils, il se sentait gonflé de vie. Il avisa une bêche abandonnée par son prédécesseur. Il la planta dans le sol, y posa le pied, s'appuya à son manche et leva à nouveau les yeux.

Comme sur un écran, Il vit repasser sur les stratus ses rêves brisés, son dégoût, sa noyade, ses déchirements. Puis cela s'effaça. Se fondit dans la nue.

Le ciel était une fourrure de souris.
Il frissonna.

D'aise.

Le chemin de proie

Muss es sein? Es muss sein !
(Beethoven)

À quoi pensaient-ils en la fabriquant ? À rien, sans doute.
Seulement attentifs à l'agréable afflux de sang qui gonflait leurs organes génitaux. La tête vide, un grand besoin de fusion un peu partout.

Il n'était pas sûr de la faire jouir.

Il se sentait responsable.

Elle n'était pas sûre de le séduire assez pour qu'il continue à la désirer. Aucun des deux n'était conscient du travail des spermatozoïdes et de l'ovule, de l'enclenchement du processus, de l'énormité du geste, du destin qui commençait là, entre leurs jambes, dans la turgescence, les sécrétions, les humeurs et le feu d'artifice hormonal.

C'est en grognant de plaisir qu'ils tiraient les gènes au hasard comme on eût tiré les numéros du loto.

Donc, dès cet instant

Elle fut.

Personne ne savait qu'elle serait elle.

Elle ne le savait pas elle-même.

Eux non plus.

Une fois introduite la clé dans la serrure, une fois le départ donné, c'était hors de contrôle, c'était la vie qui bourgeonnait, inéluctable, irrésistible. Avec la force des champignons qui soulèvent les pierres.

Et pendant neuf mois c'est ce qu'elle fut.

Un champignon dans sa volve,
une verrue dans sa mère,
un morceau d'elle,
C'était son sang qui circulait dans ses veines,
l'adrénaline, le cortisol, les endorphines qu'il fallait partager.

Au début, tant qu'elle n'était qu'une excroissance, tout se passa de façon normalement neutre puisqu'elle n'était qu'un devenir. Mais peu à peu une curieuse conscience sans individuation germa sur l'amas des cellules et elle trouva que, nonobstant les inévitables tsunamis émotionnels de la mère, c'était plutôt confortable.

Elle était bien.

Elle faisait confiance.

Elle disait oui...

sans réaliser que le drame de toute sa vie, potentiellement, s'inscrivait déjà là.

Elle s'abandonnait.

Cela facilita l'accouchement, l'allaitement, les langes, les vaccins et tout ce rituel dans lequel on emballe les nouveau-nés qui, en français, n'ont pas de féminin... mauvais présage !

Le bébé, qui n'avait pas de féminin non plus, fut exemplaire.

Elle faisait tout pour plaire et même pour complaire.

Et risette et areu, areu et petit rot.

Et qu'elle ressemble à sa mère.

Ou à son père

(selon lequel des deux parents on connaissait le mieux).

Et quel beau bébé

qui tétait comme un veau,

qui avalait sans broncher les merdiques panades savamment concoctées par l'industrie du petit pot,

qui se fendait la pipe après,

qui ne pleurait pas,

sauf urgence,

qui laissait dormir ses géniteurs quand ils ne baisaient pas.

Un bébé modèle quoi.

Un bébé sans problèmes

qui ne demandait qu'un minimum d'entretien et donc, finalement, un minimum d'attention.

C'était ça le piège.

Elle s'en rendit compte un peu plus tard. Quand elle eut enfin le droit d'être une petite fille de sexe féminin.

Pour plaire, pour être acceptée et un peu sécurisée dans le monde de ceux qui y étaient déjà, il fallait être conforme au désir... Mais plus on l'était moins on attirait l'attention.

Elle se mit à faire vraiment des efforts, à se mettre en quatre, à en remettre côté gentillesse, soumission, sourire, petits airs mignons.

Elle récoltait seulement des « c'est une enfant facile » et cela fit peu à peu partie du normal, de l'habitude. On eût été stupéfait de la voir faire la grimace devant la soupe aux carottes que, pourtant, elle avait en abomination et dont les cuillerées faisaient le ludion dans son œsophage.

Ce que faisant, elle lorgnait du coin de l'œil monsieur père et madame mère dans l'espoir d'un sourire, d'un encouragement, d'une connivence... Mais rien ! Elle se sentait un meuble, une habitude, la soupière peut-être !

Cela aurait dû l'exaspérer, la pousser à dieu sait quel geste incongru pour attirer l'attention.

Mais non. Rien dans ses gènes ni dans son expérience ne vantait les mérites, l'efficacité de la révolte.

Sans doute n'en faisait-elle pas assez.

Sans doute n'existerait-elle vraiment jamais pour eux.

Sans doute ne l'aimerait-on jamais.

De sa faute.

Elle voyait bien pourtant qu'entre eux, il en était autrement. Que son père était plein d'attentions pour sa mère, que sa mère avait de touchants gestes de tendresse pour son père. Que ces deux-là étaient restés amants. Qu'elle était venue se greffer en parasite sur une relation déjà complète.

Sans doute était-elle... mauvaise.

En tout cas, au moins, superflue.

La mère était correcte, elle faisait son boulot avec sérieux et dévouement. Le bébé ne manquait de rien. Ni pour son confort ni pour sa nourriture.

Comment les enfants savent-ils qu'il leur manque la tendresse, les regards, les mots doux qu'ils n'ont pourtant pas connus ? Après quelques tentatives avortées de communications par les yeux, elle comprit bien que ce serait à jamais impossible.

Elle ne pleura pas.

Elle se replia.

Elle rentra dans le silence.

Elle se mit à communiquer avec son doudou, un ours en peluche plus grand qu'elle.

Le reste fut à l'avenant,

dans le moule,

et dans le contentement de ne pas faire de vagues,

d'être ignorée mais du moins pas rejetée ;

dans la lente digestion aussi des frustrations qui devinrent une sorte d'habitude, qui finirent par faire partie d'elle-même sans plus la déranger qu'une pelote familière, une boule âcre mais molle, ancrée au niveau de l'estomac et qu'elle faisait taire chaque fois qu'elle aurait voulu tenter de crier.

Elle sembla ne pas avoir d'adolescence. Elle resta

invariablement sage et effacée. Elle passa de l'enfance à l'âge adulte avec juste assez de diplômes acquis studieusement pour que ce soit « convenable », sans éclat déplacé, sans jouer les m'as-tu-vu.

On lui trouva une place de secrétaire et un studio.

Les jours coulèrent, insipides.

Jusqu'à ce que la crise économique, impitoyable, provoque son licenciement.

*

Les parents, eux, voyageaient, débarrassés, pensaient-ils, de toute responsabilité vis-à-vis de leur progéniture. Ils jetaient les derniers feux de leurs amours et bronzaient leurs peaux fripées entre les Caraïbes et les Seychelles.

C'est tout naturellement que, tout à coup démunie, elle alla les rejoindre, remettant ainsi son compteur à un zéro qu'elle n'aurait, pensait-elle, jamais dû quitter.

La tête de ces deux-là, quand ils la virent rappliquer, restera dans la mémoire du portier de l'hôtel Raffles Praslin. Ils sortaient justement pour leur bain de mer quotidien face au paradisiaque coup d'œil de l'Anse Takamata. Un rêve éveillé de tour opérateur, un écrin de carte postale bien fait pour consoler leur décrépitude annoncée.

Elle descendait d'un taxi et sa silhouette s'interposa entre leurs yeux et la diapositive. Elle vint vers eux, suivie par son porteur de valise, comme si elle les avait quittés la veille. Elle demanda sottement :

— Vous alliez vous baigner ?

Il fallut bien faire semblant d'être heureux de voir la famille à nouveau au complet.

On ne pouvait faire moins que de fêter ça au restaurant de l'hôtel.

Au grand dam secret de la mère qui angoissait et qui avait ses raisons pour ça.

C'est ainsi que démarra l'enchaînement du karma.

Ils n'avaient pas grand-chose à lui dire et ce qu'elle racontait de son terne parcours professionnel ne les intéressait pas outre mesure.

Cela se voyait.

Trop.

Une fois de plus elle était en échec.

Depuis que, bébé, elle essayait vainement d'attirer le regard de sa génitrice,

depuis qu'elle avait tout accepté

pour intéresser,

pour exister,

pour se faire aimer,

elle était en échec.

Une fois de plus, tacitement, il lui était dit:

« Tu es un accident,
un hasard,
une conséquence imprévue,
un dégât collatéral,
un superflu ».

Voire :

« Un raté de la contraception. »

Seul le conditionnement moral empêchait leurs yeux d'ajouter :

« Tu sais, au fond, tu nous emmerdes ».

Mais c'était là, tapi dans les zones obscures de leurs cervelles, quelque part entre Broca et l'hippocampe.

Par une sorte de télépathie, elle le percevait. Elle se tut donc et plongea du nez dans son assiette pendant tout le reste du repas.

Après quoi, comme par le passé, elle fila dans sa chambre et se mit en devoir de trouver le sommeil.

Elle n'était pas plus tôt déshabillée et couchée que la porte, qu'elle avait négligé de fermer, s'entrouvrait.

Elle eut le temps de dire

— Oh non !

Il puait l'alcool.

Il s'assit comme jadis sur le côté gauche du lit.

Il lui redit à nouveau, en la caressant partout, à quel point sa femme ne le comprenait pas et combien il comptait sur sa fille pour trouver un peu de tendresse.

Puis sa main suivit exactement le chemin qu'elle suivait quand elle était enfant.

Remontant depuis le genou vers la cuisse puis plus haut, jusqu'au sexe.

Comme alors.

Elle était tétanisée.

Au bord du dégoût.

En même temps qu'elle ressentait une sorte d'excitation particulière qui la remplissait de honte.

Après tout c'était les seules fois où, depuis toute petite, elle

s'entendait dire qu'elle existait. Elle ressentait ça, confusément, comme une sorte de prostitution, comme le prix à payer pour, un bref instant, enfin, attirer, satisfaire.

Peut-être être aimée, un peu.

Elle laissa faire sur elle et fit sur lui les gestes auxquels il s'attendait puis, les yeux vides, le regarda se rajuster.

Aussi mal à l'aise qu'elle, muet, titubant, il sortit.

Elle était nouée, elle avait envie de vomir.

Elle se précipita sous la douche pour nettoyer frénétiquement quoi ?

Elle tremblait de tous ses membres.

Une honte en quelque sorte physique lui soulevait l'estomac. La culpabilité de son acceptation, de sa passivité, de sa soumission lui donnait envie de se cacher, roulée en boule sous sa couette.

Elle finit par s'endormir d'un sommeil lourd, peuplé de rêves absurdes

et s'en réveilla vaguement nauséuse, avec une immense lassitude à l'idée de vivre la journée et la crainte que, sans doute, elle allait encore finir de la même manière.

Cela se répéta, en effet.

Il la dégoûtait, elle se dégoûtait.

Elle se serait bien arraché le sexe.

C'était impensable, inouï.

Elle avait dû faire dieu sait quoi pour le provoquer.

Elle n'avait jamais été vraiment sa fille,

juste un objet,

une potiche

et maintenant une pouffiasse.

Pourtant ses mots d'amour, même troubles, même malsains,

même intéressés, elle en avait besoin et puis c'était son père et malgré tout, elle l'aimait aussi. C'était confus, embrouillé, contradictoire, ça faisait une soupe morbide dans son cerveau.

Elle avait toujours su qu'il buvait, même s'il sauvait les apparences. Elle voyait bien aussi que rien n'avait changé, que ça s'aggravait.

Et que, c'était bien là le pire, sa mère savait tout.

La boisson forcément, mais aussi sans doute les attouchements.

Qu'elle s'en tirait par le déni, qu'elle protégeait son homme dans l'espoir fou de le voir un jour changer.

Peut-être aussi en s'accrochant inconsciemment au jeu trouble du pouvoir et de la victimisation.

Elle n'était pas idiote, elle avait bien compris que sa mère l'avait éloignée dès qu'elle avait pu.

Un peu pour la mettre à l'abri mais surtout pour protéger son mari de ses propres démons.

Les jours passaient et il était de plus en plus difficile de masquer le comportement de François.

(Dans sa tête, elle avait fini par l'appeler par son prénom, comme pour bien se convaincre que ce n'était qu'« un homme », voire un animal, et pas son père, qui la tripotait les soirs où il tenait encore debout).

Jusque-là François, au prix de grands efforts, était parvenu à se maintenir toute la journée au bord de l'ivresse, repas du soir compris. Il ne s'achevait qu'ensuite, dans la chambre. Mais désormais, las d'affronter les reproches et les récriminations de sa femme, il quittait la table pour le bar et n'en remontait que de plus en plus tard, avec, quand son état le permettait, le détour désormais obligé par la chambre de Suzanne.

La mère,
elle n'en dormait plus !
Elle redescendait le chercher,
Affrontait les regards ironiques,
présentait les éventuelles excuses,
plus ou moins plausibles,
le soutenait,
le couchait,
supportait l'odeur fétide que son corps imbibé exhalait.

Un soir, ne le trouvant pas au bar et l'ayant cherché partout, les nerfs à bout, le sanglot dans la gorge, elle remonta chez sa fille, un peu au hasard, égarée, désemparée.
Mais voilà !
Elle tomba en pleine scène de lubricité sacrilège.
Elle resta dans la porte, la bouche ouverte, puis, sans un mot, comme un automate, empoigna le père incestueux par ce qu'il lui restait de cheveux et le traîna dehors.

Suzanne crut que son cœur allait s'arrêter.
Une noire angoisse lui tordait le ventre.
Elle voulut s'ouvrir les veines.
La peur et une très ancienne horreur du sang la retinrent.
Elle ne dort pas.
Sa tête était un carrousel fou où tout s'embrouillait.
Qui était qui ?
Qui était quoi ?
Elle n'imaginait que des solutions folles qui décuplaient son mal-être.
Elle sanglotait et cela ne la soulageait pas, c'était comme un tic nerveux.
Cela dura toute une longue, longue nuit d'épouvante intérieure.

Le lendemain, au petit déjeuner, François était le nez dans son assiette. La mère n'eut pas un mot sur la scène de la veille, mais elle proposa à Suzanne de rentrer au pays et d'y gérer une librairie qu'on achèterait pour elle.

Elle acquiesça du regard, sans un mot.
Pourtant tout hurlait à l'intérieur d'elle.
Ça se heurtait comme dans un shaker : culpabilité, rage,
tristesse infinie, désir de mort, haine d'elle même et de l'
« autre ».
Elle aurait voulu parler.
Elle avait un verrou dans le larynx.
Elle implorait un regard mais ces deux-là n'étaient
exclusivement occupés que de leur drame.

*

Elle fut donc libraire.
Soulagée,
mais solitaire.
La douleur s'était comme enkystée. Elle faisait désormais partie
d'elle-même.

Elle avait peu de clients et s'en satisfaisait, étant avec chacun
d'une gentillesse, d'une prévenance extrêmes.
C'est ainsi qu'elle rencontra un jeune ingénieur. Beau, gai,
gentil, inoffensif. Ils papotèrent. Il lisait Onfray. Elle aimait bien
Onfray. Un jour, il laissa sa main errer sur sa taille.
Curieusement elle n'eut aucun réflexe de retrait, aucun dégoût.
Elle laissa faire, avec un sourire.

Elle l'épousa.
Sans se demander vraiment si elle l'aimait.
Par conformisme social.
Savait-elle seulement ce qu'était l'amour et ce qu'était un
ingénieur ?

Elle apprit en tout cas ce qu'était la routine de la vie à deux que
lui fit vivre, pour ne pas perturber ses équations, son peu
romanesque conjoint.

Cela lui convenait parfaitement. Heureuse dans ce domaine comme dans d'autres de n'avoir pas à prendre d'initiatives. Au lit, puisqu'il fallut bien en passer par là, elle s'efforçait de céder à ses désirs, sans autre plaisir que la satisfaction morbide d'obéir.

Elle passait cependant par des périodes horribles où les souvenirs remontaient. Et ce n'était pas tellement le souvenir des faits eux-mêmes qui lui était pénible que les ressentis qui les avaient accompagnés. Elle avait alors une technique imparable. Elle plongeait dans son inventaire.

C'est l'ingénieur qui, en très peu de temps, se lassa de ce corps passif, aux fantaisies érotiques dignes d'une épouse victorienne. D'ailleurs, inexplicablement à ses yeux, elle bloquait même à l'idée de faire un enfant. Il la trompa très vite. Bien entendu, elle culpabilisa. Une fois de plus elle n'avait pas été à la hauteur. Elle n'avait pas été foutue de le retenir. Après tout. Il valait mieux qu'elle n'ait pas eu d'enfant. Sans doute aurait-elle été de surcroît une piètre éducatrice.

Il la quitta, non sans avoir pris la précaution de faire mettre la librairie à son propre nom, détail auquel elle n'avait pas attaché d'importance puisqu'elle le laissait tout gérer de leurs affaires. Du jour au lendemain elle se retrouva gérante de son propre magasin.

À nouveau, elle avait été en dessous de tout. Roulée dans la farine sans même s'en apercevoir. Elle n'oserait jamais annoncer ça à ses parents.

Il fallut bien pourtant.

Qu'aurait-elle fait d'autre que de retomber dans les rails de sa dépendance ?

Ce ne fut pas sans terreur de replonger dans ce cloaque.

Elle sanglota encore des heures,
jusqu'à ce que, d'épuisement, se tarissent les larmes,
jusqu'à s'assécher le cœur.

Elle serra les poings, jusqu'à ce que les ongles lui rentrent dans la paume.

Jamais elle n'avait ressenti pareille solitude, pareil abandon. quelque chose criait dans sa poitrine, derrière le sternum,

comme du fond d'un trou.

Elle avait beau se dire qu'il y avait là un avantage, qu'elle était libre,

cela décuplait sa panique
et la fit vomir.

Elle n'avait jamais supporté d'être seule. Elle avait tout accepté pour éviter ça.

Ce n'était pas la perte de l'amour humain qui la mettait dans cet état mais une insécurité de base, celle de la confirmation de l'inexistence de l'amour inconditionnel, en quelque sorte de l'inexistence de Dieu !

C'était un hurlement de mort de l'âme.

Entre deux hoquets elle décrocha le téléphone.

Oublié le regard d'officier de sa mère, occultés les viols paternels,

il n'y avait pire enfer que la solitude !

*

C'était l'été

ils étaient rentrés des Seychelles.

Il ne fut plus jamais question de ce que la mère appelait dans sa tête « l'incident ». Ils s'étaient retirés dans leur villa snob du Brabant wallon.

Ils ne voyaient presque personne.

Pendant longtemps la mère avait été dans le déni, puis dans l'hyper-contrôle. Elle faisait la chasse aux bouteilles,

Lui développait des trésors d'ingéniosité pour les cacher.

Elle mentait plus ou moins adroitement pour préserver l'honneur du couple envers les rares amis qu'il leur restaient.

Elle lui trouvait des excuses, mais elle avait perdu toute illusion sur ses crises de culpabilité et les promesses du lendemain matin.

Elle se voyait couler à pic dans un puits sans fond.

On lui disait de partir.

Elle ne pouvait pas, tenue par sa responsabilité, par son

maternage, par son perfectionnisme, par le refus de l'échec. Il eût fallu une énorme colère pour qu'un coup de tête salvateur débloque le piège.

Lorsque Suzanne réapparut avec son gros sac de voyage, sa jupe droite, ses souliers plats, son chemisier de pensionnaire des dames de Marie, le regard baissé, sa mère poussa un soupir à fendre l'âme.

Il y avait dedans des galaxies d'exaspération.

Tout allait recommencer !

Quand la fille embrassa le père avec un empressement du devoir qu'elle trouva ambigu, la vision de la chambre d'hôtel incestueuse lui sauta à la figure et une bouffée de rage l'envahit.

Elle hurla, monta à l'étage, jeta frénétiquement quelques affaires dans une valise, courut à la voiture sans regarder autour d'elle et s'arracha de là en même temps qu'elle se brisait le cœur, qu'elle culpabilisait atrocement et qu'elle paniquait devant le gouffre qu'était devenu son lendemain.

Le père s'était accoudé à la table de la cuisine, un grand verre de gnôle et la bouteille à moitié vide déjà devant lui, le regard immobile fixé sur sa fille.

Lentement, lentement, les larmes se mirent à couler.

Suzanne s'assit face à lui, une tempête émotionnelle l'agitait.

Elle ne savait pas qui elle avait en face d'elle. Son cœur battait la chamade. D'angoisse. D'une étrange fébrilité aussi. Dès qu'il bougeait une main, l'envie de vomir la reprenait. Dès qu'il plongeait les yeux dans les siens elle se tétanisait comme sous le regard d'un serpent. Elle se mit à trembler à l'intérieur.

L'angoisse d'être sans repère.

Tout à coup quelque chose se brisa dans sa poitrine et elle éclata en sanglots.

Enfin !

Alors sa main s'avança en tâtonnant vers la bouteille. Et, avec un drôle de sourire adressé à son géniteur, elle se versa un grand verre, le tint en main, le regarda longuement,

puis l'avala cul sec.

Puis encore, en toute conscience, elle ingurgita un second.

Ce fut le début d'une longue, longue, interminable histoire.

On n'imagine pas l'ennui dans lequel baigne l'alcoolique soumis, comme un hamster dans sa roue, à un geste obligatoire, mécanique et répétitif.

14 pages

© jean paul leclercq 2016 nno print no copy no modification

Le chemin de la tasse

Quand il s'éveilla ce matin-là, émergeant d'une nuit chaotique faite de soubresauts entrecoupant des trous noirs, il tremblait de tous ses membres.

Elle n'en menait pas large non plus. Elle était livide et elle écarquillait ses superbes grands yeux sur l'angoisse.

Leurs mains ne se cherchaient même pas. Chacun était enfermé dans sa torture. Dans sa résolution butée aussi : ne pas prendre le premier verre ce jour-là.

C'était un défi,
un silice,
un supplice,
un écorchage tout vif,
les nerfs qui font des nœuds,
une bête qui possède le muscle du bras et le tend en vain vers
un verre vide,
une oppression de la poitrine,
une brûlure derrière le sternum,
une panique,
une impossibilité de vivre comme ça,
un constant effort surhumain de contrôle, une inhibition de la
pulsion, de l'automatisme,
un entêtement bien plus qu'une volonté,
une tension nerveuse telle qu'on ferait n'importe quoi pour y
mettre fin.
Y compris...

Mais non, pas maintenant, tantôt, dans une demi heure, dans cinq minutes...

Et la raison qui fait des pirouettes : pourquoi se torturer ?

Juste se soulager un moment !

Il sera encore temps demain de tout recommencer.

Mais se raccrocher à l'idée que, justement, il faudrait alors revivre ces moments-là une seconde fois, que ce qui est passé est gagné.

Une heure, deux heures, trois heures qui s'égrènent, qui se grignotent mais qu'il ne faudra plus jamais revivre... à condition de tenir jusqu'à ce bout lointain, inaccessible... À condition d'user le temps.

Y penser tout le temps est intenable, l'appel de l'alcool occupe tout le champ de conscience. Obsède.

Penser à autre chose.

Quand c'est possible.

Alors ils essaient de parler. De se parler. Ça fait gagner du temps. Et c'est justement ça l'essentiel.

Blaaaa blaataa blaataa.

Tout à coup ça ouvre les vannes et c'est un torrent, une logorrhée.

Ils parlent d'eux deux et de chacun d'eux. Sans arrêt, toute une nuit, en éclusant des litres et des litres de tout ce qui a du goût mais est exempt de C₂H₆O. Du jus de tomate par exemple, saturé de tabasco pour imiter la brûlure dans l'œsophage. En se remplissant jusqu'aux oreilles parce qu'il leur semble que ça les soulage un peu.

Au moins satisfaire le geste compulsif.

L'aube est encore de l'autre côté de la planète.

Ça va durer.

*

Ils expliquent. Enfin ils essaient parce qu'au fond, c'est inexplicable. Ce n'est pas qu'ils croient à la légende qui voudrait que connaître la cause supprime l'effet, comme si savoir

pourquoi on a faim remplissait les assiettes. Non. Mais ils ont besoin de vider leur fosse septique intérieure, celle qui ne fonctionne plus bien depuis belle lurette et où s'accumule la merde des frustrations, des chagrins, des échecs, de la perte de confiance, de l'espoir enfin.

Il dit :

- J'avais déjà mal petit.

Elle dit:

- Moi aussi.

Elle dit:

- Je n'aurais pas dû venir.

Il dit:

- Moi non plus.

Ils n'évoquent pas plus avant leurs enfances. Convoyées qu'elles furent, ils se le sont mille fois raconté, par ce même sentiment inextirpable de ne pas être nés sur la bonne planète. Ils n'ont pas besoin d'expliquer la compulsion, c'est inutile. Tant d'autres ont eu des vécus problématiques et, soit ont trouvé d'autres fuites, soit ont pu assumer.

Par contre, passer au crible ce que fut leur relation leur est un besoin viscéral. Ils ont fait ménage à trois et ils espèrent bien pouvoir faire ménage à deux. Ils doivent supputer, se demander si leur couple a une chance de tenir sans «l'autre».

Sans le complice.

Sans le truchement.

Sans l'entremetteur.

C'est la condition sine qua non de la prolongation de ce chemin qui s'enchaîne depuis l'âge tendre.

*

Ce furent donc des nuits denses et riches,
des petits déjeuners soulagés et complices,
des jours de sommeil nerveux,
des soirs où l'on cherchait ses marques,
où l'on réamorçait le débit laissé à la veille.

Ils passèrent en revue tout leur parcours : les jeux d'adolescents qui leur avaient fait vivre la découverte du plaisir donné et reçu, puis la complicité que cela avait initiée ; l'attachement qui les avait rendus inséparables, qui les avait en quelque sorte fusionnés. Si bien que, de par une certaine volonté, la chance et leurs gènes aidant, ils étaient restés, bien au-delà de la sécrétion des hormones de l'amour, main dans la main, soudés, un.

Au point de tout faire ensemble. Surtout créer. Ils se stimulaient l'un l'autre. Elle dessinait, il écrivait. Parfois elle illustrait ce qu'il écrivait, parfois il écrivait les textes de ses livres pour enfants. Ensemble ils affrontaient les autres et le monde. Ils brillaient. Ils assemblaient. Ils donnaient de la joie. On les invitait partout. C'était une fête.

*

Le vin obligatoire, ils ne l'ont pas vu venir.

Il était juste un détail incontournable mais négligeable de la fête, le respect vidé de son sens d'une tradition qu'il fallait aller chercher loin dans le passé, les racines de la convivialité et de la confiance mutuelle, l'échange du sang des primitifs devenu l'échange des coupes, puis leur partage, voire l'union mystique.

Ils s'étaient aimés, cela ne faisait aucun doute. Ils avaient aussi, dans un même mouvement, aimé la vie.

Passionnément.

Avec une furie rendue plus folle encore par le doping qui accompagnait et décuplait chacun de leurs élans. De simple geste convivial, la coupe était insidieusement devenue indissociable de leurs ébats. Puis condition sine qua non de ceux-ci. Puis enfin centre, source même de la réjouissance. Incontournable, indispensable au point, les dimanches d'imprévoyance où tous les commerces étaient fermés, d'aller se réapprovisionner sur l'autoroute, à des dizaines de kilomètres.

Comme ils évoluaient ensemble, aucun des deux ne se disait

que leur consommation devenait anormale. Pourtant, très progressivement aussi, les problèmes commençaient à se pointer.

Déjà distanciés, déjà lucides, débarrassés du voile déformant que l'alcool avait jeté sur leurs yeux, ils faisaient resurgir des fantômes.

Avec une certaine indulgence mêlée de gêne.

Parfois la larme leur venait à l'œil mais ils repoussaient cet apitoiement dont ils savaient le danger.

Parfois un souvenir moins pénible les faisait sourire, une sottise commise sous influence leur amenait un petit rire mi-navré mi-amusé.

Ainsi

des conférences bredouillées,
des rendez-vous manqués,
des petits accrochages automobiles,
des clés, les lunettes, les passeports égarés,
des facture « oubliées ».

Mais aussi

l'argent qui se rétrécissait générant les inquiétudes puis les angoisses de fin du mois. Non parce qu'on avait gagné moins mais parce que le poste « carburant de la fête » enflait de façon inconsidérée.

L'insécurité du lendemain, enfin.

Et le déni.

Tout ça n'était dû qu'aux aléas du sort, bien sûr !

Ils mesuraient aussi la lente dégradation de leur relation, les grains de sable qui s'étaient peu à peu insérés dans leur belle unanimité jusqu'à la faire tant grincer qu'ils furent au bord de la rupture. Seule une étrange volonté, un entêtement d'être ensemble les avaient retenus.

Ils passèrent un temps considérable à essayer de démêler la part des modifications psychologiques induites par l'alcool et la part de l'usure normale du couple. Épluchant les multiples sujets de conflits qui avaient surgi peu à peu. Ces trucs

intolérables qu'ils acceptaient avec le sourire au début de leur relation.

Ce fut le thème d'une diarrhée verbale sans vraie conclusion qui n'eut d'autre effet que de faire passer, les unes après les autres, les heures du manque.

Ils se disaient, heure après heure : "C'est un tunnel, chaque pas rapproche du bout, même si on ne le voit pas".

Et ils avaient raison.

Un jour ils furent dans la lumière,
l'obsession s'était comme envolée.

Ils restaient sur leurs gardes. On leur avait dit que l'alcool est rusé, déroutant, puissant ; qu'on n'en guérit pas vraiment, qu'il sera toujours là à guetter, même très bien tapi derrière les apparences du normal retrouvé, qu'il leur faudrait se tenir à l'écart de lui, même quand l'obsession aurait disparu.

*

Ils se retrouvaient nus,
comme deux enfants,
pour la première fois dans le monde cru,
sans les guirlandes du nectar,
leurs mains disponibles et vides.

Ils ne savaient trop quoi en faire.

Ils n'avaient jamais rien fait sans.

Ils ne savaient pas.

Il leur manquait le mode d'emploi.

Même l'un par rapport à l'autre, ils étaient gauches,
embarrassés, pour la première fois sans projet commun.

On leur avait dit aussi : « Un jour à la fois ».

Mais un désir nouveau les prenait,

celui de se découvrir,

d'être soi,

en dehors de ce couple qui les avait enfermés comme dans

une noix et dont ils mesuraient à présent le côté dépendance mutuelle.

C'est lui qui commença.

Maladroitement.

Il se mit à sortir sans elle.

Il rencontra une jolie fleur,

un peu fillette,

adorable

et qui semblait avoir besoin de protection.

Il avait régressé.

Il plongea tête la première dans ce rôle de grand frère. Il se sentait fort, dominant et bienveillant, non plus simple membre d'une équipe mais son indispensable moteur. Tout à coup, il était seul à vouloir, à décider, il était responsable. On peut imaginer la passion qui soulevait des rapports sexuels auxquels la nouveauté mais aussi ce rapport psychologique particulier donnaient un goût de soufre et de piment.

Mais c'était un rapport à sens unique, cela lui pesa vite.

D'autant plus qu'il se rongeaient de culpabilité. Il était incapable de faire souffrir ou de trahir et avait pourtant fabriqué lui-même un piège dans lequel il lui fallait soit trahir et faire souffrir la complice de toute une vie, soit trahir et faire souffrir le petit oiseau perdu qui se réchauffait sous son aile. Il pestait. Il élucubrait à propos de l'amour universel et multiple. Il appelait à la rescousse Lévi-Strauss et les Trobriandais. En vain.

Pourtant, curieusement, elle n'en souffrait pas. Si ce n'est, mais c'est loin d'être négligeable, dans son amour-propre.

Elle avait suivi exactement le même chemin et maternait un godelureau beau comme un prince, con comme une poire mûre mais infatigable baiseur. Ça la changeait de son intello qui faisait l'amour plus avec sa tête qu'avec sa peau. Et puis, elle aussi expérimentait le pouvoir.

Quand son Apollon la quitta pour une nénette encore plus morveuse que lui, elle n'eut aucune peine à réaliser que, si

l'expérience avait tout de même été une leçon enrichissante, poursuivre dans cette voie allait la ramener dans un univers de complications et de souffrances inutiles dont elle se croyait débarrassée. Elle alla méditer sa déconvenue sur le seul banc d'un square où, sur la fin de leurs libations, ils avaient l'habitude de passer un moment à converser avec les canards, n'ayant plus rien du tout à se dire.

Elle n'y était pas de cinq minutes qu'elle vit arriver son compagnon de toujours, en quête sans doute lui aussi d'un havre. Il s'arrêta à deux mètres, la toisa, la trouva à nouveau bien belle, la déshabilla du regard, sentit remonter en lui le désir et lui sourit. Elle hésita un moment à lui rendre la pareille puis, sans plus réfléchir, elle lui tendit les bras. Il s'y jeta et ils s'étreignirent en se balançant comme des gosses au milieu d'un grand éclat de rire.

Ils surent instantanément que leurs galipettes externes, c'était encore une fuite, une autre ivresse. Que le réel, ce truc pour la perception duquel ils s'étaient battus, c'était eux.

*

Après avoir tous les deux soldé leurs comptes affectifs, ils se remirent donc au boulot. Les problèmes ne manquaient pas : régler factures superbement ignorées, dettes à renégocier, un boulot à décrocher pour y faire face, un truc alimentaire, peu satisfaisant pour l'ego mais rentable... Des horaires... L'horreur ! Dur, dur ! Mais ils avaient à présent des ressources intérieures qu'ils n'eussent pas soupçonnées.

Pourtant, ce fut très vite le cirque ! Chacun avait retrouvé sa personnalité, ses approches, ses avis. Curieusement, il était à présent rare qu'ils coïncident. Et chacun aurait cru abandonner un peu de son nouveau moi s'il s'était rangé à l'opinion de l'autre.

Il y eut donc conflit de pouvoir, affrontement des personnalités. Mais leur longue complicité avait bâti de solides garde-fous. Il n'était pas rare qu'une solide engueulade naufrage dans un

fou-rire. Ils avançaient en se tirillant mais sans se lâcher la main. Ils tentèrent de prendre des domiciles séparés mais ils se rendirent vite à l'évidence : ils n'avaient réussi qu'à continuer leur quotidien en duo, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre.

Un jour qu'excédés par la morosité répétitive du quotidien, ils prenaient plaisir à réévoquer les facettes agréables de leurs délires du passé, leur revint à la mémoire ces propos qu'un lama tibétain leur avait tenu jadis et qu'ils avaient à l'époque considérés comme une simple boutade :

« L'un croit qu'il a raison et l'autre tort, c'est le stade commun, primitif. Un peu plus évoluée déjà est l'attitude qui consiste à se rendre compte qu'on a des torts tous les deux. Mais, la sagesse, c'est de se rendre compte qu'on a raison tous les deux ».

Aujourd'hui, la richesse et les différents niveaux de lecture de ces mots leur sautaient aux yeux. C'est ainsi que l'amour devient un jour une décision.

Profondément,
avec tout leur passé dans la balance,
émus mais en toute lucidité cette fois,
ils soudèrent leurs différences.
C'était plus qu'un couple,
C'était une équipe.

Ils se tinrent les mains un long moment
Puis
Détendue enfin
Elle se laissa aller en arrière dans son fauteuil relax.

— Nous avons fini par trouver la recette de la vie dans ce monde, hein ! dit-elle.
— En réalité le monde est terrifiant sans quelque chose qui

aide à le traverser, dit-il en levant sa tasse de Yin Zhen aussi cérémonieusement que s'il se fût agi d'un Romanée-Conti.

Elle lui sourit jusqu'au fond des yeux.

9 pages

© jean paul leclercq 2016 nno print no copy no modification

La route de rhum

Il était sans cesse à ses basques à tout contrôler, particulièrement ce qu'elle buvait. Comme un reproche vivant, comme une réprobation muette. Comme la statue hiératique du Commandeur. Comme sainte Morale elle-même. Cela l'agaçait prodigieusement et cela la remplissait aussi de culpabilité. Elle l'aurait tué parfois si elle n'en avait eu à ce point besoin. Il était sa planche de salut. Il était sa victime et son bourreau. Il n'y aurait nulle part de relation plus complète, de souffrance plus harmonieuse.

Elle ne pouvait divorcer ni de lui ni de l'alcool.

Lui ne pouvait la quitter sans se sentir lâche, traître, et pour tout dire monstrueux.

Ils tournaient en rond, prisonniers de l'ornièrre que creusaient de plus en plus profondément leurs traces circulaires.

Les jours passaient.

Semblables.

Ils dégoulinèrent.

Un jour, ils la revirent...

Ils la reconnurent.

Elle s'étalait.

À l'infini.

Elle ondulait comme une chair qui frissonne.

Elle était l'horizon, elle était l'ailleurs, l'échappatoire.

Ils ne cherchaient l'un et l'autre que cela.

La retrouver après si longtemps, en été, lorsqu'elle était toute sérénité, fit à Armel, par contraste, un effet étrange. Il réalisa soudain qu'il n'était pas en son pouvoir de la faire arrêter de boire, qu'il se battait contre des moulins, qu'il s'épuisait en vain.

Il craqua.
Il capitula.
Il décida de faire avec,
d'accepter l'inéluctable,
d'en tirer le meilleur parti possible.
Il lâcha prise.
Totalelement.

Comme il avait jadis été marin et qu'il lui était resté en bouche un goût d'embruns, il affréta un soixante-quatorze pieds. Il emplit la cale d'assez d'alcool pour que sa compagne soit assurée de ne jamais être en manque. Puis, par un beau jour de mer étale, Il mit cap au large.

Armelle, elle, avait tout accepté d'avance ; simplement préoccupée du niveau de ses provisions de bouche. Une fois la côte effacée, regarder au loin cette horizontale parfaite, cette monotonie infinie, un verre à la main, la plongeait dans de vagues et vaseuses extases mystiques. Ça l'apaisait un peu.

Sentir se relâcher la pression qu'il exerçait sur elle fut aussi un grand soulagement mais, néanmoins, paradoxalement, leurs querelles lui manquaient. Elle ne pouvait plus les rendre responsables de sa consommation. L'imperturbabilité de son partenaire du triangle de Karpman empêchait qu'elle le manipule à son gré. Les matins de remords, il n'y avait plus ni victime ni sauveur.

Elle se retrouvait donc un peu paumée, face à elle-même et face à l'anonymat de l'océan.

Pendant les heures qu'il passait à gouverner, elle vasouillait, assise à l'avant, accoudée au bastingage tribord, sa bouteille alternativement à la main gauche et à la bouche, à regarder monter et descendre la houle, le cerveau vide. Elle ne savait plus, dans ce mouvement de yo-yo, ce qu'elle devait à la vague et ce qu'elle devait à l'alcool.

Les instants juste après le réveil, quand le premier verre, enfilé en urgence, permettait à son cerveau de refonctionner un peu, elle passait par un sale moment de lucidité. Pas moyen de mettre l'excès de la veille sur le compte du comportement de quelqu'un d'autre ou d'un coup du sort chaque jour remis à neuf. Dans cette vie-ci, il ne se passait rien.

C'est dans ce vide que, par intermittences d'abord, puis comme une évidence, se forma dans sa conscience le mot « alcoolique ».

Elle l'énonça à voix assez haute pour couvrir le bruit du vent dans les haubans.

Elle le cria.

Elle le hurla.

Ce n'était plus tabou.

Mais, bravache, elle ajouta tout de suite : « Et alors ? » En embrassant le goulot.

Les jours passèrent, traçant un long, long sillage. La figure de proue, la petite sirène, avait en permanence le nez rouge. Armel, lui, restait apparemment de marbre, assurant la conduite du bateau, la tambouille, la mise au lit et, parfois, sans réagir, l'écoute des logorrhées confuses bredouillées par sa compagne.

Mais c'était au prix d'un effort considérable de la volonté, dans le cadre de sa ferme décision de ne plus jouer le jeu morbide qui avait été le leur.

En réalité, en abandonnant son rôle de chevalier blanc, il avait laissé monter en lui la colère. Une colère sourde, interne, refoulée. Il avait accepté d'être excédé.

Il la regardait d'ailleurs avec un peu de dégoût. Il s'avouait en silence qu'il avait fini par la haïr d'une sorte de haine trouble mêlée de pitié et de relents d'amour.

Il avait tout essayé pour qu'elle arrête de se détruire. Les leçons, les psys, les cures, les AA... Parfois, à bout, il lui était venu à l'esprit l'idée d'abrèger sa souffrance. Il n'était pas passé

à l'acte. Par humanité, par conditionnement moral, mais aussi par peur des conséquences légales.

Ce soir-là elle lui avait dit de sa voix pâteuse et éraillée, elle qui avait été chanteuse : « Demain j'arrête ». Il avait haussé les épaules. Il avait entendu ça tant de fois. Il la savait sincère et il savait aussi qu'inéluctablement, demain elle serait ivre. Il alla la coucher et eut bien du mal à s'arracher des bras qui s'accrochaient à lui. Il ne voulait pas se laisser attendrir. Il avait eu trop de difficultés à se blinder, à se fermer, à vaincre cet excès d'empathie fusionnelle qui l'écorchait tout vif. Sa résolution ne devait surtout pas faiblir.

Le lendemain matin, en effet, assise dans le carré, elle fit un sort à une bouteille de whisky. Elle en détestait le goût mais elle se berçait de l'illusion que ce désamour freinait sa consommation.

À midi pile, Armel lâcha la barre, enclencha le pilote automatique et vint s'asseoir en face d'elle. Cela dérogeait aux habitudes. Elle le regarda avec ses yeux noyés dans lesquels flottaient de l'étonnement, une vague crainte et une vague espérance.

Se retournant, il sortit d'un placard une bouteille de poire Williams, s'en servit un petit verre, lui en versa un grand et lui dit : « Trinquons ! »

Un instant stupéfaite, elle vida son verre cul sec et ne marqua aucun étonnement quand il se remplit aussitôt comme par magie. En fait, elle vida la bouteille sans s'en apercevoir. Qu'à cela ne tienne, un nouveau verre surgit illico sur la table.

Sans se poser la moindre question sur ce soudain changement d'attitude de son garde-chiourme, elle la saisit par le goulot, se leva pesamment et, se heurtant à tout, prit le chemin de sa place favorite sur le pont. Ce fut laborieux, la plupart du temps à quatre pattes.

La mer avait forci.

On approchait des quarantièmes rugissants et de ses creux impressionnants.

Armel était remonté à côté de la barre, il avait ouvert l'armoire

aux cartes et s'absorbait dans leur contemplation. Il releva les yeux avec un demi-sourire et les porta sur le radar. Il y avait des cargos dans le secteur et même un qui croisait pas loin. C'était rassurant. Il regardait la vague, la suivait des yeux, la caressait du regard, l'évaluait.

À ses pieds le paquet formé par le dinghy autogonflant.

À la proue, agrippé au bastingage sans lâcher sa bouteille, dansait le corps semi-conscient d'Armelle au rythme d'un tangage qui allait s'accroissant.

Lui, il attendait, il comptait les vagues. Guettait la septième, toujours la plus méchante.

Il avait enfin les conditions idéales, des vagues monstrueuses et un vent arrière violent.

Il suffisait d'un coup de barre au bon moment mais il ne pouvait s'y résoudre.

Il se tenait debout face au mur de ses conditionnements et à l'étendue de ses souvenirs.

Il essayait de ne pas penser, d'être seulement tout entier dans le geste nécessaire.

Pour elle d'abord. Parce qu'il aimait toujours qui elle avait été.

Même si cette épave n'était plus elle, seulement une enveloppe, elle n'était pas vraiment morte puisqu'elle souffrait.

Atrocement,

il le savait.

Quelque chose comme un scrupule lui paralysait les bras.

N'était-ce pas, derrière l'intention altruiste, camouflée en dernier geste d'amour, une motivation égoïste qui animait sa

résolution ? Ne ressentait-il pas, à l'idée de l'après, comme le pressentiment d'un immense soulagement ? Un sentiment

inacceptable de libération qui viendrait paradoxalement

s'agglutiner à l'inévitable culpabilité, au regret, au sentiment de gâchis, à la tristesse ?

Il fallait stopper ce carrousel intérieur.

La mer se faisait dure.

Il regarda ses mains,
étreignit la barre,
éteignit son mental.
Cette fois, il n'était plus lui, il était le gouvernail.

Il y eut un coup de vent arrière, violent.
Le bateau plongea de l'étrave dans la vague qu'il rattrapa, il
faillit sancir*.
Une énorme masse d'eau s'abattit sur le pont.
Elle balaya tout.
Vraiment tout.

Quand elle fut derrière,
Il était seul à bord et le voilier gîtait gravement et prenait l'eau.
Dans une sorte d'hébétude, il réduisit à grand peine la voilure,
lança un SOS, jeta à la mer le dinghy qui y dansa follement,
réussit par miracle à s'y laisser choir et, pariant sur la proximité
du cargo, alluma sa balise de détresse.

*sancir, sur le Wiktionnaire :

« L'on dit d'un navire qu'il sancit lorsqu'il chavire par l'avant (cas général, un « soleil ») ou l'arrière (plus rare, une « lune » ou « cathédrale ») et non sur le côté. La pression exercée sur le gréement et les voiles par le vent venant de l'arrière peut provoquer le départ au lof mais, dans des conditions de mer formée, si l'avant enfourne dans la vague qui le précède ou est malmené par une déferlante, la coque du bateau est brutalement arrêtée dans son erre et la force s'exerçant sur les voiles culbute l'ensemble. »

5 pages